Persee

Paul Blanchet

L'oasis et le pays de Ouargla

In: Annales de Géographie. 1900, t. 9, n°44. pp. 141-158.

Citer ce document / Cite this document :

Blanchet Paul. L'oasis et le pays de Ouargla. In: Annales de Géographie. 1900, t. 9, n°44. pp. 141-158.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1900_num_9_44_6212

L'OASIS ET LE PAYS DE OUARGLA

I. — OUARGLA AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE.

Deux routes conduisent à Ouargla : celle d'Alger par Laghouat et le Mzab ; celle de Constantine par Biskra et Touggourt.

Je ne parlerai ni de l'une ni de l'autre : qu'il y ait de Laghouat à Ouargla sept journées de marche sur les galets et les cailloux, sept journées de montées et de descentes dans les mailles du filet saharien, sept journées sans une touffe d'herbes, sauf les vingt palmiers que l'on a plantés voici quelques années au bordj de Bou Berat ; sept journées sans ombre et sans eau, tout cela a été dit, et la réputation du Mzab est faite depuis longtemps. La route de l'Est est aussi banale et je ne décrirai pas même les dunes d'Arifidji où, pendant six heures, l'on peine parmi le sable blanc et les buissons noirs : étroitesse d'un horizon bossué de saillies géométriques que le vent et le soleil orientent, taillent et peignent en une uniformité déconcertante ; effort des ascensions au flanc de la dune qui glisse ; appréhension de la descente dans l'éboulement qui vous emporte, tout cela est en miniature : les dunes d'Arifidji sont des plis de sable, au prix des montagnes du grand Erg ; elles ont cinq, six, huit mètres au maximum ; on met une demi-journée à les traverser : c'est une sensation, et rien de plus. Elle a sa valeur : que l'on sorte des cailloux de la chebka ou des sables de la route de Touggourt, l'apparition de Ouargla cause la même détente et fait croire au même paradis.

C'est à Ngoussa que les routes de l'Est et de l'Ouest se réunissent pour filer ensemble droit au Sud, en suivant le lit de l'oued Mya. Dès Ngoussa, on commence à s'apercevoir que le pays est habité ou habitable : à Ngoussa, à El Bour, deux oasis ; à Bou Hadjar, à Feran, des ruines qui crèvent les sables et rappellent les temps, peu lointains, où toute cette région fut couverte de villages ; sur notre droite, le poste optique de Koudiat Steb communique, à 68 km. de là, avec le poste de Chab Lakhdar, Touggourt et Biskra ; sur notre gauche, la jeune oasis de Tala, sortie d'un de nos puits, commence à verdoyer. A 6 km. plus loin, le sable cesse : une plaine rouge, résistante et sonore, s'étend devant nous, et un mur de palmes borne l'horizon : c'est Ouargla.

Ou plutôt ce sont les six oasis qui forment le groupe de Ouargla, Sidi Khouiled au N., Chott el Adjadja à l'E., Rouissat au S., et, de l'autre côté de la forêt, trahie par les minarets de ses deux mos-

Persée creative commons BY

quées ennemies, la grande ville. L'impression est profonde : la forêt semble immense, et l'on comprend les exagérations de jadis.

Nous ne savons quels furent les premiers habitants du Sahara, ces « Garamantes » problématiques auxquels Duveyrier attribuait toutes les ruines — autrement nombreuses qu'on ne croit — qui subsistent au Sahara, mais nous pouvons du moins les connaître par leurs œuvres et nous ne saurions trop les admirer : ils ont troué de plus de mille puits artésiens la seule plaine de Ouargla.

Le travail sans doute était facilité par la nature du sol : le manteau alluvial qui recouvre la nappe aquifère n'a guère plus de 40 m. et les roches en sont faciles à travailler. Ce sont d'abord sur 15 m. des sables, des grès et des marnes peu compactes, dont il faut empêcher la chute, car à 6 m. du sol existe une nappe magnésienne, trop salée pour être utile, assez puissante pour être dangereuse. Plus bas, ce sont des sables concrétionnés avec veines de sables bouillants, et une première nappe artésienne, trop faible pour jaillir, assez forte pour gêner le travail. Plus bas encore, c'est le mur de gypse sous lequel frémit l'eau captive.

Éboulements, infiltrations, rien n'arrêta nos « Garamantes » ; dans la première couche, ils foncèrent des puits carrés, de 4 m. de côté environ, et en maintinrent les parois par des murailles soigneusement maçonnées : ceux qui ont été réparés au cours des temps ont reçu un simple coffrage en troncs de palmiers calfatés avec du *lif* (bourre de palmier). Le puits donnait plus ou moins d'eau, généralement peu. La barre de fer qui perçait la croûte y faisait un trou de 5 à 6 cm. ; c'est par cet orifice, rongé sans doute chaque jour par l'eau ascendante, mais chaque jour obstrué par les sables entraînés, que passait la source nouvelle. On peut compter qu'à l'heure actuelle les anciens puits de l'oasis donnent en moyenne 100 à 120 litres par minute.

Pourtant la légende veut que certains puits aient eu un bien autre débit. Aïn Sfa, par exemple, vivifiait les palmiers de Seddrata, courait à 6 km. au NE. arroser les plantations de Rouissat, et, revenait à 2 km. plus loin se perdre dans l'oasis de Ouargla. L'archéologie donne raison à la légende : des conduites maçonnées rayonnent autour de la source morte de Seddrata, et courent très loin dans la plaine.

Hassi Feran, Ain Haouas, Zegarin, Timeghanin auraient eu la même force : il fallut aux soldats du Seigneur de Kalaat Hammar, qui vers 1075 ruina les villes de l'Oued Mya, plus d'un mois pour les aveugler : pendant trente-cinq jours elles rejetèrent les troncs de palmiers et les pierres qu'on y précipitait ; mais les destructeurs s'entêtèrent, les sources furent vaincues et les puits qui subsistent sont loin d'avoir leur puissance. L'eau, d'ailleurs, est médiocre ; la température en est normale, 23 à 24°, mais la quantité de sels qu'elle contient commence à être inquiétante

Au reste, plus des trois quarts des puits « garamantiques » sont morts et chaque jour en aveugle un nouveau : M. le capitaine Rebillet en 1885 en comptait 450 en activité ; M. le capitaine Fournier, en 1896, n'en a plus trouvé que 257. Trois dangers, en effet, les menacent constamment : l'eau jaillissante peut incruster la surface des sables, et boucher l'orifice ; le terrain tendre de la première nappe artésienne peut s'ébouler ; le coffrage peut s'effondrer.

Un autre phénomène, celui-ci d'ordre général, s'est produit, qui depuis neuf cents ans a constamment diminué l'importance des puits de l'oasis : au xe siècle, en effet, il semble que tous les puits étaient jaillissants, et toutes les eaux superficielles : à Seddrata, à Rouissat, à Aïn Mousa, les conduites maçonnées qu'a étudiées M. le capitaine Fournier sont à la surface du sol actuel. Mais le niveau hydrostatique baissa : il fallut creuser des rigoles d'irrigation de plus en plus profondes : les terres rejetées s'accumulèrent sur les *tabias* qui séparent les jardins et formèrent peu à peu ces remblais, où circulent, aujourd'hui à mi-hauteur des grands arbres, les chemins de l'oasis ; les jardins, trop enfoncés, reçurent encore l'eau, mais ne purent s'en débarrasser. De ces milliers de cuvettes stagnantes sortit la fièvre, et Ouargla commença d'être le pays du *tehem*.

L'eau descendait encore, il fallut renoncer à la rendre superficielle : c'est l'oasis entière qu'il eût fallu creuser de 2 ou 3 m. Les rigoles seules s'approfondirent, elles devinrent de véritables fossés qui par une saignée latérale versaient à chaque jardin, en un large puisard, l'eau à laquelle il avait droit. De ce réservoir on dut alors élever l'eau pour la répandre autour des arbres. Les grands bras des *khelkhaz* commencèrent de gesticuler parmi les palmes, et la chanson aiguë des bois ployant sous la charge s'envola d'entre les tabias. Un quart des anciens puits ne sont plus aujourd'hui utilisés que de la sorte.

Diminution des puits artésiens, fréquence plus grande des accidents, manque d'argent et de réparations, l'oasis de Ouargla marchait à grands pas vers la ruine quand nous y sommes entrés : on y comptait plus de 700 puits morts, et l'on disait qu'avant cent ans l'oasis aurait disparu. Nos officiers ont entrepris de la sauver. Et les premiers résultats sont faits pour les encourager.

II. — PUITS ARTÉSIENS.

Je ne me propose pas de faire ici l'historique des forages de l'Oued Mya, qu'on trouvera dans une publication du gouverneur général[1] ; et je ne répéterai pas, sur l'organisation des ateliers, ce qui a été fort bien dit à propos de l'Oued Rirh : je donnerai seulement quelques chiffres.

1. Gouvernement général de l'Algérie, *Notes sur le pays d'Ouargla et sur les sondages opérés dans ses oasis de 1883 à 1888*, Alger, Giralt, 1889. In-4.

Nous avons, depuis 1883, époque où le premier coup de sonde fut donné à Ouargla, tenté cinquante-quatre sondages, dont la grande majorité a réussi : en mai 1892, quarante-neuf avaient été effectués, donnant un débit total de 7 440 litres à la minute, irriguant 222^{ha}69^{a}58^{ca}, donnant la vie à 43 451 palmiers : cinq sondages nouveaux ont été tentés depuis lors, deux ont échoué, trois ont réussi, et le dernier de ceux-ci est cet admirable puits de Balah Sghira qui jaillit en 1898, alors que je me trouvais à Ouargla, et qui donne 1 600 litres par minute : une véritable rivière pour le Sahara. Ces derniers sondages, avec un débit total d'environ 1 850 litres, arrosent 30 ha. et 6 000 palmiers environ. 54 sondages, donnant un débit total de plus de 9 000 litres, et vivifiant 50 000 palmiers, c'est-à-dire deux fois l'oasis de Laghouat ; voilà notre œuvre de quinze ans, nous avons le droit d'en être fiers.

Nous n'avons pas malheureusement mis autant d'ardeur à conserver les puits indigènes qu'à en forer de nouveaux : si cependant le Bureau Arabe voulait employer en curages et en coffrages les prestations des gens de l'oasis, nous maintiendrions facilement en eau les puits qui survivent ; nous en ressusciterions quelques-uns tous les ans, et la forêt de Ouargla, défendue, agrandie, longtemps encore émerveillerait le voyageur.

En effet, à ne tenir compte que des trois cents puits indigènes, si nous admettons que chacun d'eux, en moyenne, arrose 1 500 à 2 000 palmiers, nous obtenons un total de 600 000 pieds : une assez belle plantation. D'ailleurs, autour de ce noyau forestier, d'innombrables palmiers *djalis*, 400 000, dit-on, sortent des sables. Ceux-là sont les témoins de l'antique prospérité : ils ont résisté à la mort de leurs puits, ils ont étendu leurs racines dans des couches superficielles, et ils puisent dans cette eau magnésienne, qui, versée à leur pied, les tuerait, mais qui, absorbée goutte à goutte, filtrée par les racines, leur est inoffensive, de quoi vivre sans soins et sans irrigation. On en compte environ 25 par hectare, aux environs des puits du moyen âge. Ils ne sont pas la moindre gaieté des environs de Ouargla : plus fins, plus droits que les arbres serrés de l'oasis, ils se découpent plus nettement sur le sable et sur le ciel. Dans un rayon de 16 km., les djalis sortent d'entre les dunes, et courent, sur toutes les routes, à la rencontre du voyageur.

Ces palmiers portent d'abondantes récoltes : c'est Ouargla qui nourrit de dattes tout le Sahara central. Quelques cultures, en outre, sont tentées à leur ombre : un peu de blé, un peu d'orge, de maigres carrés de navets, de carottes, d'aulx et de luzernes, quelques figues, quelques abricots, quelques grenades, ou bien des pastèques et ces citrouilles qui sont l'orgueil des jardins de Ngoussa. Mais tout cela est rare : les palmiers semblent plus serrés ici que dans les Ziban ou

au Djerid, et la terre imbibée d'eau qui pourrit à leur pied, cachée au soleil par le dôme des palmes, défendue de la brise par le rempart des *tabias*, se prête mal à des cultures variées. L'oasis est immense, mais elle n'a guère que ses dattes ; encore la production est-elle loin de s'accroître. Admirable de loin, à qui la voit fermer l'horizon d'une muraille bleue, elle sent la misère et la mort quand on en parcourt les jardins, et l'aspect lamentable des pauvres gens que l'on croise rend plus poignante encore cette impression de misère.

III. — POPULATION DE OUARGLA.

La misère du pays est le fait de l'homme : la guerre, depuis des siècles, est l'état normal des gens de Ouargla.

Il y a trois peuples dans la région : les sédentaires qui produisent les dattes, — jusqu'à notre arrivée, divisés en deux çofs, ils se sont fusillés de jardin à jardin ; — les nomades qui transportent les dattes de Ouargla sur les marchés de l'intérieur et en rapportent le grain nécessaire à l'oasis, — jusqu'à notre arrivée, le nomade à chaque voyage a consciencieusement razzié le sédentaire ; — les parasites, qui prêtent aux uns et aux autres.

Ajoutez à cela un impôt mal réparti, très lourd aux pauvres. Vous comprendrez de reste pourquoi Ouargla a décliné et décline si rapidement, malgré ses eaux, malgré sa forêt, malgré les très réelles qualités d'une population trop batailleuse, mais très énergique.

Les habitants d'Ouargla s'appellent simplement *Madaniya*. Quels sont ces *Madaniya*, ces « gens de la ville » ? Je ne sais s'il faut, avec Duveyrier, y voir des descendants authentiques des Garamantes disparus. Faut-il y voir des types humains beaucoup plus compliqués ? Si j'en crois certaines notes que laissèrent au Bureau Arabe des officiers de grande valeur, les Beni Brahim, qui habitent le quartier Nord, seraient des Berbères croisés de Soudanais ; les Beni Ouagguin et les Beni Sissin des quartiers Est et Sud compteraient en outre parmi leurs ancêtres des « Ibâdhites Syriens » (?) Cela ressort, paraît-il, de traditions locales, de crânes mesurés et de tibias confrontés : il y aurait à Ngoussa tant de Garamantes, et le pourcentage du sang berbère serait de tant à Sidi Khouiled : tout cela me semble à la fois bien précis et un peu vague. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les Madaniya sont une population mêlée : du profil caucasique au profil simiesque, du café au lait au noir bleu, tous les types, toutes les colorations s'y retrouvent : et cela n'a rien d'étonnant, car bien des peuples se sont arrêtés dans l'Oued Mya.

Des Berbères venus du Nord, au temps de la première conquête musulmane, s'étaient fait place aux côtés des premiers habitants ; des Berbères Kharedjites que la chute de Tehert livrait à leurs ennemis

mortels, les Chiites du Khalifat de Mehdia, vinrent s'y établir au xe siècle ; les jardins se multiplièrent, les villages s'élevèrent de tous les côtés, et, de la gara Krima à Hassi Feran, disent les chroniqueurs, sur 40 km., on put voyager à l'ombre des palmes. Des caravanes cependant s'organisaient, et les marchandises du Soudan affluaient dans l'Oued Mya; des esclaves soudanais, par milliers, se rendaient sur ses marchés, et un quatrième élément s'ajoutait aux trois premiers. Vers la fin du xie siècle, le seigneur de la Kalaa, Mansour ben El Caïd ben Hammad, s'indigna que des chiens d'hérétiques possédassent un pays si riant. Il accourut, chassa devant lui les habitants de Feran, de Bou Hadjar, de Seddrata, ruina les villes, coupa les palmiers, aveugla les sources. El Mansour partit, laissant le vide derrière lui. Une nouvelle ville pourtant se bâtit ; des Berbères orthodoxes et Kharedjites, des nègres, des Juifs la peuplèrent peu à peu, et Ouargla succéda à Seddrata comme métropole du commerce noir. Sa fortune tenta les Turcs comme elle avait fait du sultan hammadite : Salah Reis en 1554 campa sous ses murs. Cinquante ans plus tard, les oasiens, lassés de l'anarchie où les plongeaient leurs haines domestiques, demandèrent un gouverneur au Maroc, et le Maroc leur envoya, avec un gouverneur, des garnisons. Ce fut alors seulement qu'apparurent dans le pays, comme gardes du corps du pacha marocain, ou auxiliaires des Berbères révoltés, les tribus arabes qui évoluent aujourd'hui autour de l'oasis. Les derniers venus se mêlèrent peu au troupeau corvéable qu'ils exploitaient au nom du Sultan, mais on peut affirmer que Garamantes des premiers âges, Berbères de toute origine et de toute religion, nègres du Soudan, Juifs, Turcs ou Marocains, il doit y avoir un peu de tout chez les Madaniya[1].

1. On décomptait ainsi il y a vingt ans la population sédentaire du groupe de Ouargla (Recensement de 1882) :

	Hommes.	Femmes.	Enfants.	Total.	
Ouargla Beni Brahim. .	230	288	259	777	Ouargla proprement dit : 2 134
— Beni Ouagguin.	210	254	208	672	
— Beni Sissin . .	228	249	208	685	
Ngoussa	202	251	266	719	
Chott.	219	158	210	587	
Rouissat	112	117	173	402	
Sidi Khouiled.	58	34	52	144	
Adjadja.	130	107	108	345	
TOTAL.	1 389	1 458	1 484	4 331	

L'importance respective de chacun des Ksour extérieurs de Ouargla est indiquée avec la même netteté par le chiffre des maisons et des palmiers (même époque) :

Ngoussa.	248	maisons		42 000	palmiers.
Chott	206	—		19 200	—
Rouissat	87	—		18 000	—
Sidi Khouiled.	22	—		4 800	—
Adjadja	100	—	(environ)	17 400	—
TOTAL.	663			101 400	

Je tiens à établir dès maintenant, et avant de présenter d'autres tableaux de

Leur ardeur au travail les rend dignes de leurs ancêtres berbères ou marocains. J'ai dit ailleurs, d'après les notes d'un des observateurs les plus sûrs de notre Sud, M. le capitaine (aujourd'hui colonel) Rebillet, avec quel enthousiasme et quelle rapidité ils avaient exécuté certains travaux d'utilité publique : je demande la permission de reproduire ici ces notes d'un témoin oculaire.

« J'ai vu combler le fossé qui entourait Ouargla, protection jadis contre les nomades, mais depuis vingt ans inutile et dangereux, cloaque immonde où aboutissaient toutes les ordures de la ville. Le matin du premier jour, chaque tribu sortit par sa porte, caïd en tête ; les anciens, les *Kebar*, les Marabouts marchaient à ses côtés, et autour d'eux couraient des musiciens, petites flûtes aigres et gros tambours graves ; puis les femmes, puis les enfants.

« Quand ils furent rendus au fossé, tout le monde s'arrêta, la voix des Marabouts courut autour de l'oasis, demandant les bénédictions du Seigneur. Un silence, et une reprise des grosses caisses et des petites flûtes. Les burnous sont jetés à terre ; on empoigne houes et couffins ; on se met à la besogne. Et puis, tout cela s'enfièvre ; les chefs font des gestes plus brusques, les hommes courent, les musiciens soufflent et frappent. Et une contagion soudaine prend tout ce monde : les grands chefs jettent bas leur burnous rouge, serrent leur ceinture,

recensement, quelle valeur j'attache à ces documents : je sais en premier lieu que tout dénombrement en pays arabe est rendu extrêmement difficile, par le secret qui entoure la vie domestique du musulman et la mauvaise grâce avec laquelle il consent à donner sur son intérieur le moindre renseignement. Je sais, d'autre part, que les chiffres mêmes des recensements officiels gardés aux archives de Ouargla présentent de singuliers écarts selon qu'ils ont été dressés par tel ou tel officier, à tel ou tel moment, et sous l'impression de telle ou telle préoccupation : je trouve ainsi dans des notes de même époque (1882-1885), la population de Ngoussa évaluée à 472 et 719 h., celle de Chott variant de 425 à 587, celle d'Adjadja flottant entre 204 et 345.

J'ai choisi en tout cas le chiffre le plus élevé parce que je conçois très bien l'intérêt que peuvent avoir des tribus qui paient la capitation à dissimuler un certain nombre de leurs membres, et parce qu'au rebours je ne vois pas quel intérêt aurait un Caïd, responsable de l'impôt, à présenter une liste majorée de contribuables. Ce chiffre plus élevé concorde d'autre part avec le nombre des maisons de chaque ksar, qu'un des recensements dont je parle a eu l'ingénieuse idée de relever comme moyen de contrôle. On peut dissimuler les individus, mais on ne peut aussi facilement tromper les recenseurs sur le nombre de maisons d'une oasis ou sur le nombre de tentes d'une tribu ; il y a là un élément qui permet d'approcher tout au moins la vérité.

Les chiffres que je donne me semblent donc les plus vraisemblables parmi les chiffres adoptés au Bureau arabe de Ouargla : quel que soit l'écart qui les sépare de la vérité absolue, ils ont en tout cas l'intérêt de nous apprendre quelle est la *population officielle* des oasis. Comme d'autre part, les causes d'erreur sont les mêmes pour tous les groupes de population, ils nous renseignent très exactement du moins sur l'importance relative de chacun de ces groupes. Si enfin quelqu'un s'étonnait de me voir citer des chiffres de 1882 et de 1885, je lui répondrais que j'ai éprouvé le même étonnement en apprenant que depuis cette date, on avait, pour la population et l'impôt, adopté un chiffre *ne varietur*. Mais c'est une question sur laquelle je reviendrai plus loin.

et portent de la terre en un coin de leur gandourah, les femmes dans un pan de leur robe, les enfants au creux de leurs deux mains.

« Les musiciens font rage; on crie, on rit; on plaisante; on s'essouffle; on travaille. Du haut des minarets, la voix du muezzin annonce midi. Le travail est terminé : nous avions prévu qu'il y faudrait trois semaines! »

Ces braves gens ont gardé dans leurs fêtes des traces de civilisations lointaines; à les voir se divertir [1] comme à les voir travailler on se croirait au Soudan plutôt qu'en Algérie. Les pauvres gens ont raison de rire quelquefois : l'envie ne doit pas leur en prendre souvent. C'est au profit du maître que depuis des siècles, ils travaillent : les nomades jadis, les usuriers aujourd'hui. Nous avons arrêté le pillage et facilité le prêt à intérêt : les « Madaniya » qui seuls vivifient l'oasis entière, n'y possédaient que ce que les Seigneurs de la Plaine leur avaient consenti : ce peu, l'usure aujourd'hui le leur enlève.

D'après le recensement de 1882, les palmiers de Ouargla se répartissent comme suit [2] :

Beni Brahim	76 000
Beni Ouagguin	62 500
Beni Sissin	54 052
Ngoussa	42 000
Chott	19 200
Adjadja	17 400
Sidi Khouiled	4 800
Rouissat	18 000
Beni Thour	18 000
Chaamba	29 700
Mekhadma	36 500
Saïd Otba	58 100
	436 252

Soit aux sédentaires 293 952, aux nomades 142 300.

Retranchons des premiers 100 000 pieds environ devenus, par l'usure, propriété juive ou mozabite : il resterait donc aux cultivateurs environ 195 000 pieds, soit moins de la moitié de la forêt.

Encore cette proportion est-elle fausse; il faut ajouter au moins 400 000 pieds dissimulés pour être encore loin de compte, et cinq sur dix de ceux-ci appartiennent aux nomades, car ce sont surtout des *djalis* dont le recensement est simplement impossible. Il semble, à tout considérer, que les sédentaires, ceux qui donnent la vie à l'oasis entière, possèdent à peine le quart de ses palmiers.

1. Description du carnaval dans Capᵉ de l'Épervier, *Un mois dans le Sahara; Ouargla* (*Bull. Soc. Géog. Alger*, IIᵉ année, 1897, p. 225-262), p. 261.

2. Ce sont les chiffres officiels de recensement, ceux d'après lesquels on établit l'impôt : rien d'étonnant qu'ils soient très inférieurs à ceux que nous obtenions plus haut en multipliant le nombre de puits par le nombre moyen de pieds arrosés par un puits.

IV. — LES NOMADES.

Les premiers pillards étaient les nomades : ce furent d'abord les Ahl Ez Zeriba que le sultan Mouley Alahoum enrôla comme gardes du corps un jour que leurs troupeaux s'étaient avancés jusqu'à l'Oued Mya. Puis ce furent les Beni Thour que la sécheresse chassait de leurs territoires du Djerid. Les Chaamba alors apparurent à l'Ouest; ils ordonnèrent aux Tunisiens de vider le pays : ceux-ci refusèrent; on se battit; les Chaamba furent vaincus. Ils appelèrent à leur aide leurs cousins de Metlili et d'El Goléa et la guerre recommença. Mais un pieux pèlerin, qui traversait alors le Sahara, Sidi El Hadj Bou Hafs ben Sidi Cheikh, convertit à la paix les chefs des grandes tribus; les Beni Thour et les Chaamba Bou Rouba et Bou Saïd décidèrent de se partager l'Oued Mya. D'ailleurs un autre danger les menaçait : les Hamyan de Tunisie avaient acheté des terres dans l'oasis et y appelaient leurs cousins. On les massacra. Mais on avait peur des représailles, et, comme deux fractions de la noble tribu des Saïd[1] entraient dans le pays, on les accueillit à bras ouverts : Beni Thour, Chaamba Bou Rouba et Bou Saïd, Saïd Otba et Saïd proprement dits (aujourd'hui Mekhadma), ce sont encore les tribus qui tiennent le pays : toutes s'y sont établies entre 1 604 et 1650.

Nous nous faisons volontiers en France une idée singulière de ces tribus : la rapidité des « Souffles du Vent » nous abuse sur leur nombre, le mystère dont on entoure les questions sahariennes nous trompe sur la puissance réelle des nomades du grand Sud. Je ne crois pas inutile de montrer par quelques chiffres, aussi précis que peuvent l'être des dénombrements en pays chaambi, quel était en 1885 l'effectif des tribus de Ouargla : il n'a guère changé depuis lors que par la rentrée de quelques tentes dissidentes.

		Hommes.	Femmes.	Enfants.	Total.	
Mekhadma		476	455	451	1382	
Saïd Otba		502	506	451	1459	
Chaamba	Ouled Smaïl	186	243	158	587	2299
	Guebala	398	523	791	1712	
Beni Thour		379	380	479	1238	
Total		1 941	2 107	2 330	6 378	

Hommes, femmes, enfants, la population nomade de Ouargla n'atteint pas 7 000 âmes.

Faut-il compter les alliés du dehors?

Les Chaamba seuls sont restés en étroites relations avec leurs

1. Les Saïd Otba et les Mekhadma sont deux branches de la tribu arabe de Saïd, venue au Maghreb avec l'invasion hilalienne.

cousins de l'Ouest : quelle est la force réelle de toute la famille chaambie ?

	Hommes.	Femmes.	Enfants.	Total.
Bou Rouba (Ouargla)	584	766	949	2 299
Berazga (Metlili)	1 191	1 062	1 671	3 924
Mouadhi (El Goléa)	500	500	575	1 575
Total.	2 275	2 328	3 195	7 798

7 798 individus dont 2 328 femmes et 3 195 enfants : à peine 2 000 guerriers [1] : nous sommes loin des hordes entrevues.

Le mirage qui nous déçoit a cependant des causes : la mobilité des tribus, et la valeur individuelle des nomades.

Les Saïd Otba ne séjournent à Ouargla que d'octobre à janvier, pendant la saison des dattes. Sitôt leurs chargements terminés, ils remontent vers Ngoussa, y passent trois semaines, gagnent le Mzab et y font séjour. Vers le début d'avril, ils pâturent dans l'Oued Zergoun où ils entrent en contact avec leurs alliés les Larbaa. A la fin du mois ils se débarrassent sur les marchés m'zabites de leur laine et de leur bétail, achètent de nouvelles dattes, et par Tadjerouna, Laghouat, Chellala, ils gagnent Tiaret. Là ils vendent leurs dattes, cèdent un certain nombre de leurs chameaux, chargent du grain, et reviennent revendre au Mzab et à Ouargla. Le voyage annuel fait, à vol d'oiseau, 800 km. : la route traverse les sables, les Hamada, les Hauts Plateaux et le Tell; mais les Saïd Otba ont l'outillage nécessaire, ils possèdent une race de chameaux exceptionnels qui supportent sans souffrir ces changements de terrain. Ils ont en outre des chevaux qu'ils refont dans le Nord de leurs privations du Sud : ce sont vraiment de grands nomades et de grands seigneurs, les seuls cavaliers du Sahara.

Les Mekhadma, leurs cousins et leurs ennemis mortels, ont connu des jours meilleurs : ils ont pu jadis mettre en ligne contre les Saïd Otba jusqu'à cinq cents chevaux : on leur en connaît quatorze aujourd'hui. Jadis ils passaient l'hiver au S. et à l'E. de Ouargla, vers le Gassi el Ghadamès; au N., ils paissaient dans l'Oued Zergoun et l'Oued Seggueur, car eux aussi possédaient une belle race de chameaux capables d'affronter à la fois les dunes de sable et les plateaux calcaires. Frappés à multiples reprises, à la suite de leurs intrigues et de leurs soulèvements, ils ont singulièrement perdu de leur force. Ce ne sont plus que des demi-nomades : certains sont même fixés au sol, et ceux

1. Il faudrait, pour être complet, ajouter à ce tableau les Chaamba d'El Oued, sur lesquels je n'ai pas de chiffres précis : c'est en tout cas un fort petit groupe, d'origine toute récente : il y a cinquante ans, un Chaambi de Ouargla, nommé Amran, ayant été tué dans une rixe, et sa veuve n'ayant pu obtenir justice, elle emmena ses enfants au Souf. Ils y formèrent une bande, avec quelques cousins tentés par la vie d'aventures et quelques coureurs de grande route, trop heureux de constituer une nouvelle tribu. Après le brigandage, on vécut de contrebande ; ils comptent aujourd'hui une trentaine de tentes.

qui continuent la vie d'autrefois n'osent guère perdre de vue les palmiers de l'oasis. Les plus audacieux poussent encore jusqu'à Brézina : mais la tribu ne fait plus en masse le voyage du Tell.

Les Beni Thour, ou plutôt une partie des Beni Thour, évoluent dans les mêmes parages, car un phénomène singulier se produit dans cette tribu. Les nomades prennent goût à la terre, se fixent, creusent des puits, créent des jardins : le Ksar de Rouissat les absorbe en quelque sorte.

Les Chaamba Oulad Smaïl ont des chameaux admirables dans les dunes, mais dont le pied trop mou saigne aux cailloux des Hamada du Nord : ils circulent entre Ouargla, Arifidji et Hassi Maamar, dans la direction de Touggourt.

Les Chaamba Guebala vont aussi loin au S. que les Saïd Otba au N : ils ne passent que l'automne à Ouargla et pendant le reste de l'année, ils errent dans un rayon de cent à deux cents kilomètres : les femmes et les enfants vivent de la graine du *drinn*; les hommes, sur leurs mehara — les meilleurs du grand Désert, — cherchent des « occasions » entre In Salah et Ghadamès.

Cette poignée de guerriers qui hiverne à Ouargla se montre donc chaque année sous Tiaret, au Touât et en Tripolitaine : il y a là de quoi excuser un peu nos exagérations. D'autre part, nos grands nomades sont admirablement taillés pour leur métier, et leurs qualités physiques ou intellectuelles ont pu, elles aussi, faire illusion sur leur nombre.

Les grands seigneurs, parmi les nomades de Ouargla, sont les Saïd Otba : grands seigneurs, — et gendarmes. Quand les Turcs descendirent au Sahara, les Saïd Otba s'offrirent à en faire la police, et depuis ce temps leur vocation n'a pas varié : ils furent pendant deux cents ans tribu maghzen, et ils en ont gardé, avec un certain respect de l'autorité, une certaine aptitude à l'organisation. Ils aiment l'uniforme, et, loin d'imiter ces *moghazni* qui sitôt rentrés dans leurs tribus se hâtent d'enlever le burnous d'ordonnance, qui les fait vivre, mais dont ils ont honte, c'est la mode chez les Saïd Otba — moghaznis ou simples particuliers — de revêtir le manteau bleu. Ils ont le sentiment de leurs devoirs militaires : c'est chez eux que se recrutaient jusqu'à ces derniers temps les cinquante cavaliers du goum de Ouargla. Le goum ne restait pas à la disposition du Bureau Arabe, il accompagnait la tribu; mais au premier ordre, il montait à cheval et rejoignait. En 1882, les campements étaient pris autour de Tiaret; un ordre de Ouargla rappela les cavaliers : en huit jours de temps, les Hauts Plateaux, la Montagne, la Hamada furent franchis, et les goumiers, au grand complet, prêts au combat, se présentèrent devant la Kasbah. A cette discipline ils joignent une prodigieuse bravoure, et comme ce sont d'assez tièdes musulmans, sur qui les marabouts et les chérifs ont peu de prise, ils nous ont été d'un grand secours dans la pacification du Sud. Leurs

ennemis les déclarent durs et faux : on aime peu à traiter des affaires avec ces grands seigneurs qui méprisent consciencieusement caïds et aghas, et pour qui une escroquerie aux dépens d'un marchand n'est qu'un aimable tour : c'est possible. Il est en tout cas difficile de trouver de plus beaux types, de plus admirables statues de bronze, impassibles sous le haïk blanc et le manteau bleu, les yeux noirs brillants sous les paupières à demi baissées, les mains nerveuses, les attaches fines, la taille haute et la démarche grave.

Leur bonne volonté nous a été d'autant plus précieuse que seuls parmi les tribus de Ouargla ils nous ont accepté ouvertement : les Beni Thour ont mis longtemps à dépouiller leurs préjugés, les Mekhadma et les Chaamba n'y ont pas encore renoncé. Or ce sont des adversaires sérieux : on vante l'intelligence, l'austérité, la bonne foi et la bravoure des Mekhadma ; la finesse, la loyauté commerciale, l'endurance physique des Chaamba ; ajoutez que les premiers sont complètement inféodés aux Marabouts d'El Abiod, et emploient contre nous leurs belles qualités, que les seconds, amoureux de désordre, ne peuvent supporter le joug d'une autorité régulière. Nous avons eu maille à partir avec eux, et, comme nous avons souffert de leurs qualités et de leurs défauts, la légende s'est formée du Sahara infranchissable, du nomade insaisissable, des tribus innombrables et invisibles.

En vérité, ce sont gens avec lesquels il faut compter : ils valent plus qu'ils ne sont nombreux, mais ils ne seront jamais qu'une poignée d'hommes qui évolue d'In Salah à Ouargla et à Ghadamès, tributaires de ces trois marchés, et condamnés à la soumission absolue, ou à la mort, le jour où nous tiendrons les trois villes.

Ils s'en rendent compte. Déjà ils ont dû modifier leur genre de vie, les coups de main se font plus rares, et les nomades essaient de gagner honnêtement leur vie. Ils ont cru, voici quelques années, qu'ils y parviendraient le plus facilement du monde : on construisait les postes avancées du Sud, le nouvel El Golea, les trois forts : il fallut convoyer depuis Laghouat et Biskra les bois, les fers, le ciment : pendant trois ans les convois se succédèrent sans interruption, et les Chaamba eux-mêmes prenaient goût à ce travail qui faisait tomber entre leurs mains des averses régulières de douros.

Ils savaient d'ailleurs en faire un bon usage : ils avaient acheté d'autres bêtes et tenté d'augmenter leurs entreprises. Ils avaient même acheté de la terre et bâti des maisons ; depuis 1893, me disait-on, les Beni Thour en ont élevé cent, les Mekhadma cent, les Chaamba Guebala une vingtaine. Ce ne sont pas des palais, sans doute, un cube de terre percé d'une porte suffit à leur besoin de confort, mais le symptôme était significatif : ils prenaient goût à la terre. Les Beni Thour, sous l'intelligente impulsion de leur caïd, avaient fait plus encore. Ils avaient mis leurs bénéfices en commun, et, quand ils avaient eu écono-

misé 3000 fr., ils les avaient portés au Bureau arabe : « Voici de l'argent, donnez-nous de l'eau. » On fora, et ce fut cet admirable puits de Balah Sghira, le plus beau peut-être de l'oasis.

Par malheur cette prospérité devait être factice : avec l'achèvement des forts, les convois disparurent. Nous avons bien sauvé le sédentaire du nomade, mais nous n'avons pas sauvé le nomade de la ruine : comment faire coexister sur le même sol des populations qui n'ont jamais vécu qu'en se « mangeant » l'une l'autre? Le problème était ardu. Il était encore plus complexe qu'on ne croit.

V. — SITUATION ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Il y a à Ouargla un troisième élément, après le sédentaire et le nomade : c'est le parasite. Les parasites sont de deux sortes : Mozabites et Juifs.

J'ai quelque remords d'appliquer ce mot aux premiers : ils font l'usure sans doute, et s'emparent annuellement d'un certain nombre de jardins. Mais c'est une reprise qu'ils exercent; ce sont leurs ancêtres qui, venus il y a des siècles, cacher au désert leur invincible foi, ont fait sortir des sables de l'Oued Mya les cinq cents villages dont parlent les légendes. Leurs établissements ont été détruits, coupés leurs arbres et comblées leurs sources : il leur a fallu abandonner la terre nourricière conquise sur le désert et, retirés dans la région la plus isolée du Sahara, recommencer dans les cailloux de la Chebka les prodiges d'audace et de vaillance par lesquels ils avaient vivifié le pays de Seddrata et de Feran.

On sait avec quelle âpreté ils travaillent, et comment ils vont dans les villes du Tell gagner sou à sou de quoi s'acheter, au pays des vrais croyants, quelques palmiers et une maisonnette de terre. Ils sont revenus à Ouargla, comme ils sont allés à Alger, à Constantine, à Oran, ils y ont ouvert des boutiques, vendu des épices et des étoffes. Ils ont aussi prêté à intérêt, — et bien des jardins déjà sont passés dans leurs mains : leurs meilleurs amis ne pourraient le dissimuler. Leur usure cependant, au dire des indigènes, est relativement humaine, assez sagement entendue : ils ne veulent pas tuer la poule aux œufs d'or. Si la récolte est mauvaise, on ne les voit pas un an, deux ans, trois ans ; ils attendent : mais ils n'expulsent pas, et reviennent seulement, quand l'année le permet, prélever la part qu'ils se sont fait consentir : il y a là une certaine modération et cependant ils pèsent lourdement sur les populations de l'oasis.

Que dire alors de l'usure juive? « Le Mozabite suce, le Juif saigne », répond un proverbe local.

Je demande la permission de citer ici un fait personnel : j'arrivai à Ouargla en 1898, pour y exécuter les fouilles dont m'avait chargé

le Gouvernement général de l'Algérie, avant que n'y fût parvenu le crédit qui m'était alloué. Le temps cependant me pressait, et je voulais commencer les travaux : sur le vu de ma lettre de mission et du télégramme officiel m'annonçant que les fonds avaient quitté Alger, — « ces papiers-là sont des billets de banque », me disait-on gracieusement, — on *consentit* à me prêter 200 francs pour 20 jours, à 180 p. 100. A quel taux prête mon « banquier » quand l'année est mauvaise, et qu'un pauvre homme vient lui demander de quoi ne pas mourir de faim ?

Les nomades, comme les sédentaires, souffrent du Juif. Soit vingt écus prêtés à un intérêt minimum de 200 p. 100, consenti, et non payé : le Juif ne fait pas saisir les chameaux de son débiteur : il les emploie: « Porte-moi ceci à Ghadamès, et je te tiens quitte pour cette année. » Le pauvre diable charge et part. Ci, deux mois de route; s'il a six créanciers, il n'est plus qu'un esclave. Les Juifs de Ouargla, Ghardaïa, Laghouat, dressent la liste de leurs débiteurs nomades, et l'expédient à leurs correspondants : y a-t-il un transport à effectuer, on y choisit l'homme à faire marcher : et les dattes, produites gratis par les sédentaires, sont transportées gratis par les nomades.

Le phénomène est d'autant plus grave qu'il est tout récent. Il y a à peine quelques années que l'usure juive a commencé de s'exercer dans le Sud et déjà dans l'Oued Mya comme dans l'Oued Rirh elle a fortement marqué son empreinte. Il est encore temps d'agir, mais il faut se hâter; nous commettrions une faute irréparable en laissant spolier ou chasser ces travailleurs noirs des oasis, dont l'endurance au travail est si connue, ces grands nomades sans peur et sans fatigue, qui nous seront, les uns et les autres, dans notre marche au Sud, de si précieux auxiliaires.

Nous pouvons d'ailleurs dès maintenant alléger les charges de ces populations, par une plus équitable répartition de l'impôt. L'impôt revient par tête à 14 fr. 70 ; les Chaamba de Metlili ne paient que 7 fr. ; les Larbaa, si riches cependant, ne paient que 11 fr. Et encore faut-il distinguer : le nomade paie 12 fr. 60, le sédentaire 22 fr. 60, et ce chiffre est lourd, pour des gens qui ne possèdent plus. Si encore une partie de cet argent, sous forme de travaux publics, de routes ou surtout de puits, rentrait dans l'oasis ! Mais il en est de Ouargla comme de tous les pays d'Algérie où il n'y a pas d'électeurs : l'argent en sort, mais n'y rentre pas : tel poste qui annuellement adresse à Constantine 150 000 fr. d'impôt, ne reçoit pas 6 000 fr. par an pour les besoins des tribus.

Ouargla se trouve même dans une situation particulièrement douloureuse : elle est la capitale économique de son cercle, sans en être la capitale politique; c'est à El Goléa que réside le commandant supé-

rieur, c'est pour El Goléa que l'on dépense, et c'est Ouargla qui paie.

Pouvons-nous, après cet exposé, nous étonner de la décadence de l'oasis et de la pauvreté de son marché ?

Que trouve-t-on, au juste, au marché de Ouargla ? Un peu d'orge ; pas beaucoup, — mes chevaux en ont manqué deux jours et je l'ai payé 5 fr. 50 le double décalitre, — un peu de blé à 8 francs la mesure (20 litres), quelques outres de goudron, quelques bandes de tente, un ou deux tapis. Ajoutez des ballots de *nsi*, herbe cotonneuse que mangent volontiers les chevaux, et que l'on récolte autour de l'oasis. Dans un coin, une vingtaine de chameaux à vendre ; plus loin, le marché à la viande : des quartiers de mouton très rares et bien maigres. Plus loin, reconnaissables à la puanteur qu'ils exhalent, des carrés de venaison : c'est de la gazelle, de l'antilope ; elles ont été tuées à cinq, six, sept jours de marche, et on les a apportées ici pendues au flanc d'un chameau sous le soleil ! Quant au commerce du Sud, c'est un mythe ; j'ai vu, en un mois de temps, arriver *deux chameaux* d'In Salah ; ils portaient deux dépouilles d'autruches, un sabre, deux cadenas, six coussins, une sangle de mehari, de fabrication targuie. Multiplions par douze ces arrivages d'un mois ; voilà le commerce du Sud.

Peut-être la suppression des droits rendra-t-elle un peu de vie à Ouargla : Touggourt, Ghardaïa, El Goléa, Géryville sont ports de sortie et Ouargla est au delà, port franc. Le progrès en tout cas est lent ; six mois après l'ouverture de Ouargla au commerce libre, il y était venu, sous les auspices de la nouvelle loi, deux sacs de café.

La situation politique vaut la situation économique. Depuis notre arrivée dans le pays, deux partis s'étaient formés : le Çof Chergui, favorable à notre cause, le Çof Gharbi, hostile à notre action. On leur attribue respectivement des forces assez inégales ; l'appui que nous donnions au premier compensait les disproportions.

ÇOF CHERGUI.

	Fantassins.	Cavaliers.	Mehara.	Combattants.
Saïd Otba.	331	118	»	»
Ngoussa.	138	»	»	»
Beni Ouagguin	147	»	»	»
Total.	616	118	»	734

ÇOF GHARBI.

Mekhadma	225	18	152	»
Beni Thour	30	22	58	»
Beni Sissin	128	»	»	»
Chaamba	375	»	319	»
Rouissat	48	»	3	»
Total.	806	40	532	1 378

NEUTRES.

Beni Brahim	147	
Chott	111	
Adjadja	180	
Sidi Khouiled	39	
Total	477	fantassins.

Le Çof Gharbi était d'autant plus dangereux qu'il faisait appel contre nous au sentiment religieux, et que ses attaches avec les tribus maraboutiques de l'Oranais devaient lui assurer des alliés redoutables en cas de guerre ; les Chaamba en effet et les Mekhadma sont les serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh. Le nom de ceux-ci est au reste un témoignage frappant de leur piété. Ils étaient la branche aînée des Saïd, la plus noble des tribus arabes du Maghreb ; ils ont renoncé à cet héritage de gloire pour prendre le nom modeste de *Serviteurs* de Sidi Cheikh, *Mekhadma*.

Quand, en 1854, Si Hamza s'empara de Ouargla pour le compte de la France et y fut nommé Agha, les Oulad Sidi Cheikh fondirent sur le pays de leurs clients. Les *ziara*, les dons volontaires et forcés, sous des prétextes religieux ou féodaux, écrasèrent les pauvres gens de l'oasis ; les Mekhadma tranchaient du grand seigneur et préparaient, avec l'aide de notre représentant, une révolte contre notre autorité. En 1864, l'agha Si El Ala proclama la guerre Sainte-Oulad Sidi Cheikh, Mekhadma, Chaamba prirent les armes. Nos Saïd Otba furent expulsés du pays ; il fallut, pour en finir, de longues campagnes sahariennes.

La paix rétablie, on retira, comme il était naturel, le gouvernement de l'oasis aux gens qui venaient de s'y révolter ; on mit garnison dans Ouargla ; les Mekhadma et les Chaamba furent surveillés de près ; ordre fut donné aux chefs de poste d'emprisonner puis d'expulser tout Oulad Sidi Cheikh pris sur le territoire de Ouargla ; nous continuions de nous appuyer sur le Çof Chergui, et nous témoignions aux Saïd Otba, comme au vieux Caïd de Ngoussa, la confiance que méritait leur inébranlable fidélité.

Cette politique, pendant vingt ans, assura la tranquillité du Sud et permit aux sédentaires de tenter quelques efforts vers le mieux, mais elle ne satisfaisait pas tout le monde, et, tout récemment, l'on vient, en alléguant l'*insécurité* du désert de faire faire à notre politique saharienne une volte-face inattendue. Il fallait, disait-on, faire cesser les ghezzous, et faire rentrer les dissidents.

Les ghezzous, en effet, sont encore relativement fréquents au Sud de Ouargla. En janvier 1898, à deux reprises, El Kheir, l'assassin de M. de Morès, est venu razzier des chameaux à une journée de l'oasis. On mettait bien les goums à sa poursuite, mais les ordres supérieurs étaient formels : poursuivre les voleurs jusqu'au bout, leur

arracher leur butin, s'emparer de leur personne, — mais défense de tirer un coup de feu! Tant de mansuétude rend évidemment difficile l'extinction du brigandage.

Quant aux dissidents, ils bénéficient, eux aussi, du mirage: la vérité est qu'il y a à l'heure actuelle, à Derdj, à l'Est de Ghadamès, trente tentes — cent cinquante individus peut-être, hommes, femmes et enfants — qui ont quitté le territoire algérien et refusent d'y rentrer autrement qu'en ghezzou. Ils sont, entre deux courses, nourris de charité par les Tripolitains, et l'on peut juger de leur force réelle par ce fait qu'en février 1898, M. le capitaine Pein, chef du poste de Ouargla, lancé à la poursuite d'El Kheir avec ses goums, a pu, *lui troisième*, passer cinq jours à la Zaouia de Sidi Maabed, aux portes de Ghadamès, sans voir une ombre hostile; cependant ses cavaliers de tête, à 200 km. dans l'Est, poursuivaient et rattrappaient les voleurs, sans faire de mauvaises rencontres.

Quoi qu'il en soit, la terreur des ghezzous et des dissidents a paru nécessiter un changement de politique : je n'ai pas à l'apprécier ici : je me borne à signaler que Ouargla, Metlili, El Goléa, ont été il y a deux ans, donnés à trois *Caïds des Caïds* choisis dans la famille des Oulad Sidi Cheikh, et qu'un Aghalik des Chaamba, Berazga, Mouadhi et Bou Rouba vient d'être constitué, en faveur d'un de ses membres les plus influents, Si Larbi.

VI. — LE CHEMIN DE FER PROJETÉ.

Inquiétudes politiques, décadence commerciale, usure et impôt, l'avenir ne semble pas brillant pour Ouargla : le chemin de fer, projeté depuis si longtemps, lui rendra-t-il la vie ?

Le chemin de fer de Biskra à Ouargla — si jamais il se fait — ne rendra pas la vie à Ouargla.

En effet, ou la voie ferrée s'y arrêtera, ou la grande oasis ne sera qu'une station du Transsaharien. Dans le premier cas, on construira une gare, des ateliers, un hangar aux machines, quelques maisons. Cette activité de six mois sera le plus clair résultat de l'ouverture de la voie ; ajoutons-y un hôtel, car les touristes de Biskra certainement risqueraient le voyage : il n'y a pas là les éléments d'une résurrection. Je sais bien que l'on peut estimer que Ouargla, tête de ligne, détrônerait Biskra comme capitale militaire du Sud : le nombre des officiers en augmenterait. En augmenterait-on la garnison ! je plaindrais les pauvres gens qui seraient condamnés au *tehem* chronique. Et quand cela serait, quand au lieu d'une section de tirailleurs sahariens, Ouargla aurait un ou deux bataillons, elle ne redeviendrait pas pour cela la Reine du Désert. Sera-t-elle une simple station? Son impor-

tance économique restera la même ; sa situation militaire et politique diminuera, au bénéfice des postes plus avancés.

D'ailleurs, peut-être le rail n'atteindra-t-il jamais Ouargla. Le Biskra-Ouargla s'efface aujourd'hui devant la nécessité de construire immédiatement le Transafricain du nord. Or, il est inutile de faire passer le Transsaharien par Ouargla ; ce n'est pas le lieu d'instituer une discussion sur le meilleur tracé, mais il suffit de jeter les yeux sur l'avant-projet de Béringer pour voir qu'entre Biskra et Amguid le seul tronçon où l'on ne puisse immédiatement poser la voie, le seul où l'on doive faire des terrassements — non des moindres, puisqu'il s'agit de remblais et de déblais de 12 et 20 mètres qui portent à 100 000 francs la dépense kilométrique d'infrastructure, alors que partout elle est de 10 000 francs — c'est le tronçon Ouargla-Mokhanza, la région des Gour et des Ravins qui sépare l'Oued Mya de l'Oued Igharghar. De Touggourt, au contraire, droit au Sud, par Bel Haïrane (Fort Lallemand) et Aïn Taïba, le Gassi offre son reg merveilleusement plat, ballasté par la nature, prêt à recevoir le rail. Si le Transsaharien se fait par Biskra, il faudrait vouloir perdre une dizaine de millions pour le rejeter de Touggourt sur Ouargla, puis de Ouargla sur le Gassi, au travers d'une région tourmentée : quant à l'importance même du centre à desservir, je crois que cette étude a permis de la juger.

Ouargla semble donc condamnée à continuer de déchoir, tout au plus à rester ce qu'elle est. Nous pourrons, par des subventions très légères, mais très utiles, rendre tous les ans la vie à quelques puits morts, créer de nouveaux jardins, en continuant nos sondages, et augmenter un peu le bien-être de cette intéressante population, à laquelle, justement, pour les travaux du chemin de fer, nous devrons avoir recours ; nous pourrons, par l'institution d'un crédit agricole, débarrasser l'oasis de ses parasites, nous pourrons engager au service de l'État ou de la compagnie du Transsaharien, des patrouilles de Chaamba, de Beni Thour et de Saïd Otba. En un mot, il nous sera facile de faire du bien à la population de Ouargla et de trouver chez elle un concours précieux. Il ne faut pas chercher autre chose là-bas, si ce n'est le plaisir des yeux. La Reine du Désert est bien morte, et la prospérité passée ne reviendra plus, mais si modestement et sagement nous aidons les habitants à défendre leur oasis, longtemps encore ce sera pour le voyageur l'un de ses plus rares souvenirs, que la muraille bleue des palmes, au fond du grand chott rouge.

P. Blanchet.